

L'amicale croisade d'un chroniqueur enragé

Réjean Beaudoin

Volume 39, Number 3 (231), June 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31669ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudoin, R. (1997). L'amicale croisade d'un chroniqueur enragé. *Liberté*, 39(3), 196–201.

RÉJEAN BEAUDOIN

L'AMICALE CROISADE D'UN CHRONIQUEUR ENRAGÉ

*Celui qui ne tue pas un salaud est un salaud,
et il devra un jour payer, mourir à la
place de celui qu'il n'a pas tué.*

Yvon Rivard, *Le Milieu du jour*

François Hébert se demande dans *Liberté* 229 : « Qu'est-ce qu'un roman ? » (« Les apparences », p. 135-153) La question est légitime et apparemment honnête, mais passé le titre de la chronique, les choses se gâtent dès la première ligne, et la vingtaine de pages que je traverse ensuite au pas de charge m'enfoncé dans un dégoût qu'il m'est rarement arrivé d'éprouver au contact de la littérature. À moins que tout ceci n'ait pas le moindre rapport avec la littérature, ce qui ne cesse pas d'être affligeant de la part de quelqu'un que je tenais pour un écrivain. J'ai l'impression d'être témoin d'un règlement de comptes comme on en voit, hélas, tous les jours dans les administrations où chacun défend petitement sa pitance et son crédit, à l'ombre de la hiérarchie. Je veux bien que l'écrivain ne soit pas à l'abri de ces coups de jarrets et je connais assez bien *Liberté* pour savoir qu'on n'y a jamais fait l'économie des discussions franches entre amis. Cette louable politique ne saurait cependant couvrir à mes yeux la publication d'une chose pareille. Car il doit bien

y avoir une ligne à tirer entre la franchise et la vendetta. Et pour qu'un débat soit concluant, il faut au moins que les parties s'entendent pour ne pas délibérément frapper au-dessous de la ceinture. Qu'une job-de-bras soit faite par un ami ne change rien à l'affaire.

Hébert se donne l'air de montrer une grande délicatesse pour les personnes réelles qui ont fourni les modèles des personnages du *Milieu du jour*, les vrais acteurs de ce qu'il appelle l'autobiographie déguisée du romancier Rivard. Selon son «ami» Hébert, celui-ci aurait sordidement violé la vie privée des siens en les livrant à la curiosité publique pour le narcissique plaisir de s'auto-justifier. Mais quel lecteur se serait inquiété de la «vraie vie» derrière sa fiction, si un tiers ne s'était pas donné la peine de le dénoncer en toute amitié? De quelle victime François Hébert se fait-il le justicier? De lui-même, bien sûr, comme il le crie d'une voix d'agneau qu'on égorge. Et de quoi se plaint-il? Le narrateur du *Milieu du jour* lui aurait fait l'injure de le faire figurer dans son récit sous le nom trop discret d'«un ami». Autant lui reprocher de n'avoir pas écrit la biographie de François Hébert! Et la conscience scrupuleuse de l'offensé ne s'arrête pas là. À la fin de son article sans queue ni tête, Hébert admet avoir été mis en garde contre l'impudence de son attaque par une lectrice qui lui a signalé qu'il identifie par son nom un personnage qui n'est jamais nommé dans le livre de Rivard. Le chroniqueur va-t-il garder ses élucubrations dans son tiroir et ravalé sa rage? Non, que non: il rapporte sans vergogne la preuve incontestable de sa mauvaise foi et publie, contre toute décence, un tissu d'absurdités qui n'a pas de nom, en dépit de sa signature. Moi, je ne joue pas dans ces ligués-là. Mon amitié ou mon aversion pour les auteurs, je m'efforce de les distinguer de mon propos avant de prendre la plume.

Il s'agirait donc de savoir si *Le Milieu du jour*, dernier roman d'Yvon Rivard, est un vrai roman. François Hébert prétend, sans en être cependant tout à fait sûr, que ce n'en est pas un, tout en se défendant bien de pouvoir dire ce que c'est qu'un roman. Quant à définir ce que serait un *vrai* roman... Ce dont il ne veut pas douter, par contre, c'est que l'amitié de Rivard lui donne le droit de le traîner dans la boue, représsaille légitime pour se venger de ne pas figurer, lui, François Hébert, parmi les vrais héros du faux roman rivardien. Les enfants que je connais ont des sujets de dispute autrement plus élevés. Mais quel peut être le mobile de cette querelle? Le voici: qui se souvient des romans de François Hébert? Cet oubli est sans doute assez cruel et évidemment injuste, car c'étaient de bons romans, en tout cas meilleurs que beaucoup de ceux qu'on traite en chefs-d'œuvre dans les journaux et bien meilleurs aussi que les fables de l'avant-dernier dodo. Voilà qui est une tout autre histoire, mais comment ne pas voir où le bât blesse: «Je pourrais continuer comme ça sur des pages et des pages, et l'entraîner dans mon univers, Yvon, en faire un personnage de ma chronique, ici-même, devenue une manière de roman...» («Qu'est-ce qu'un roman?», p.149). En clair: tu me fictionnalises dans ton pseudo-roman, je te démasque dans mon vrai roman-chronique. Bien fait pour toi et que l'on sache enfin que je tiens moi aussi la plume-m'as-tu-vu-quand-je-dégaine. À bon pisseur d'encre, salut!

Toujours est-il que *Le Milieu du jour*, selon le maître d'Ig, «n'est donc pas un roman, c'est une autobiographie déguisée en roman...» (p.136) Bien plus, «Ce n'est pas un roman, c'est de l'acrobatie...» (p.138), renchérit l'initié, ce qui ne l'empêche pas de convenir en même temps que «Ce roman est shakespearien...» (p.143). Est-ce un roman ou n'en est-ce pas un? Que tâche-t-il de faire au juste ce manieur de sabres, qui pourfend les chasseurs d'oxymores, mais qui s'appuie dur comme fer sur

Derrida? Je ne lui reproche pas de ne pas résoudre son problème de définition du roman, mais pourquoi Rivard n'aurait-il pas le droit d'écrire son autobiographie, si ça lui chante? C'est ici qu'il faut bien se tenir pour ne pas avaler ses dents en se mordant la langue: «... qui voudrait lire une *Vie de Rivard*? Il n'est pas un saint, que je sache... Il n'est pas Gabrielle Roy... Ni Jung, ni Madonna...» (p.150) Un peu plus haut, ce sont Marilyn Monroe et l'éminence grise de Duplessis qui justifient Mailer et Turgeon d'écrire leurs biographies, parce que l'actrice charnue et le sombre inspirateur du Chef «sont d'emblée... des sortes de saints (profanes): ils ont réussi des choses dans la vie...» (p.136; c'est moi qui souligne) Mais quelle métaphysique est-ce là? À quelle sorte de culte suis-je sommé de sacrifier? Nous ne sommes plus ici dans la critique littéraire, mais dans je ne sais quelle cabale des dévots: Hébert ne prise pas les saints de Rivard qui se nomment Blanchot, Jabès, Hölderlin; le détracteur de ceux-ci a les siens – ses saints –, enfouis dans les arcanes d'un ésotérisme qui court de la cabale à l'alchimie, mais qui n'en sous-tend pas moins la poitrine de Marilyn et les manigances de l'Union nationale! Je suppose qu'il y a là de quoi nourrir un beau débat intellectuel, dont il n'y a malheureusement pas l'ombre d'un argument dans toute la tirade du chroniqueur. Et puis, qu'est-ce que tout cela a à voir avec *Le Milieu du jour*, qui peut parfaitement se passer de cette foire d'empoigne pour trouver les lecteurs qu'il mérite ou pour connaître le sort des fictions français-hébertiennes.

Le Milieu du jour est le quatrième roman d'Yvon Rivard. La fiction autobiographique n'est pas neuve dans son œuvre et elle n'est pas absente de ses premiers écrits. Pourquoi l'ami Hébert ne découvre-t-il qu'aujourd'hui cette ambivalence qui tiendrait à ses yeux du scandale? L'auteur de *Mort et naissance de Christophe Ulric* (1976) n'a jamais fait mystère de son inspiration: «– Mais qui peut affirmer que la femme née de mon esprit n'est pas un spectre? Comment savoir si les mots peuvent par eux-

mêmes créer l'expérience qui les suscite? Cette recherche d'un vécu dont le réel ne garde aucune trace n'est-elle pas l'aveu de la plus pitoyable indigence?» (p.92) À travers mille précautions cyniquement retorses, François Hébert se campe dans une confortable sécurité esthétique, bien au chaud dans son assurance de détenir d'incontournables certitudes: 1. toute écriture véritable pose la question du sacré, «autrement, elle n'est que psychologie de CLSC...» (p.138); 2. «Le roman qui ne tend pas à revenir aux mythes qui le fondent n'est que babillage...» (p.141-142); 3. «Je préfère la poésie... Ça va plus vite...» (p.148). Non mais... S'il a déjà décidé de ce qu'il faut brûler ou adorer, ce n'est vraiment pas la peine de discuter avec celui qui décrète tranquillement, lorsqu'on lui parle de l'écriture romanesque, qu'«...il y a aussi un travail sur la forme... dans une liste d'épicerie» (p.149).

Rivard n'est pas un saint et il n'est pas parfait. Soit. Qui prétend le contraire? Le narrateur du *Milieu du jour*, que le chroniqueur soupçonne de cacher l'auteur du roman, a cependant le tort de trop s'accuser. En somme, le romancier s'absout trop aisément sous le masque d'un narrateur trop coupable. C'est tout à fait limpide... «Et si ce n'est pas clair, je continue...» (p.142) François Hébert affirme par insinuations l'identité patente de cet auteur et de ce narrateur. Et la *Recherche du temps perdu*, dont le narrateur s'appelle bien Marcel, comme son auteur, est-ce un roman? Ne serait-ce pas plutôt une autobiographie déguisée? Et si c'en était une, les lecteurs de Proust se plaindraient-ils d'avoir été basement trompés en admirant ce sommet du roman moderne? Et si un François Hébert quelconque s'avisait de nous raconter qu'il a retrouvé le crayon de Molloy sur le lit de mort de Beckett, l'œuvre de l'Irlandais s'en trouverait-elle anéantie?

Cette chronique, la mienne, devait avoir un autre sujet. Plusieurs livres attendaient sur ma table le moment que j'en partage la lecture avec les lecteurs de *Liberté*. Je

m'étais peu à peu résolu, au fil des parutions courantes, à m'imposer une certaine discipline personnelle qui consiste à ignorer tout ce dont je ne pourrais pas rendre compte avec un minimum de positivité. C'est cette ligne de conduite que je me suis vu incapable de tenir dans ce qu'on vient de lire, et j'ai bien peur que cette fois ne soit pas encore la dernière. Car enfin, si l'amitié et la liberté mêmes ont un sens, elles ne sauraient servir de prétexte à la distorsion, à la confusion et à la hargne auxquelles François Hébert se livre en toute délectation dans sa croisade douce-amère. Je n'aime pas particulièrement naviguer dans ces eaux-là. Je dois être une âme sensible. Je n'avais pas imaginé ce genre de rixe à *Liberté*, qui en a pourtant vu d'autres. Je suppose qu'un lieu où la pensée peut s'exercer sans entrave implique aussi le choix de publier parfois des âneries.